

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, 4079 Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE. VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

Do 18 avril 1910. Thermomètre de E. Claudel, Orficien; Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lae. Fahrenheit Centigrade

L'EXPOSITION

Canal de Panama.

L'initiative des hommes d'affaires et des gouvernants de l'Etat de la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans pour que notre ville soit désignée par le Congrès des Etats Unis comme site de l'Exposition du Canal de Panama, a été prise à temps; elle nous a assurés le bon vouloir du Président de la République et le concours de bien des personnalités politiques.

Il était aisé de prévoir que la Nouvelle-Orléans ne serait pas seule à vouloir cette exposition; San Francisco la veut aussi; et déjà la Chambre de Commerce de cette ville se propose d'entrer en campagne, de la disputer à la Cité du Croissant.

Des démarches auraient été faites auprès de M. Taft pour connaître son sentiment à cet égard, pour savoir quelle ville, à son avis, conviendrait le mieux pour la tenue de la grande fête industrielle et artistique qui célébrera l'achèvement de la gigantesque entreprise des Etats-Unis: la réunion des deux océans par le percement du canal de l'Isthme de Panama.

M. Taft, on se le rappelle, n'avait pas hérité à l'exprimer en faveur de la Nouvelle-Orléans, lorsque la délégation de notre ville se rendit à Washington, il y a un mois environ, et lui fit part de projet qu'avaient conçu nos négociants et nos gouvernants de célébrer l'ouverture du Canal isthmique par une Exposition Universelle. Le Président nous demoura toujours acquis; mais les californiens qui se rendront la semaine prochaine à Washington avec le gouverneur de leur Etat à leur tête sont assurés du concours des financiers de New York dans les efforts auxquels il leur faudra se livrer pour gagner leur cause. Ils se proposent de commencer leur campagne avec un fonds de deux millions de dollars et de demander au gouvernement de consacrer la moitié de cette somme.

Mais la Nouvelle-Orléans est active; elle se donne pas mal de mouvement, aussi ses chances de

réussite sont-elles aussi brillantes qu'elle les peut désirer.

Marine de Guerre et Marine de Commerce

Chronique parisienne:

La marine est à l'ordre du jour: il y a quelques jours au Sénat on votait le budget de la marine de guerre et à Marseille, divers incidents, dont une grève, ont agité la marine marchande.

Au Sénat, l'amiral Boué de Lapeyrière a retrouvé le succès qu'il avait eu à la Chambre. La haute Assemblée lui a fait le meilleur accueil; on l'a fort applaudi. Il est vrai qu'il s'occupa de questions absolument techniques, répartition des forces navales, organisation des flotilles de torpilleurs, navire réservé au chef d'armée navale, expériences de l'« Léna ». Du budget lui-même, il fut peu question. Le ministre dès le début de son discours avait dit: « J'ai pensé que le rôle essentiel d'un ministre de la marine consistait avant tout à donner à la France une flotte vivante, dont l'entraînement permit au pays de compter sur elle, en toutes circonstances. » Et il a ajouté qu'il conformait son action à cette pensée. C'est le budget cependant qui permet cette flotte vivante, c'est le budget aussi qui assure la continuité de sa vie.

Or, la déclaration de l'amiral de Lapeyrière induit à se demander si justement il ne s'est pas plus occupé de la flotte vivante qu'il n'a prévu de celle morte. Et cette question se pose nettement lorsqu'on constate que le budget de notre marine prévoit l'entretien de 53 000 hommes d'équipage, 11 000 chevaux, 100 000 tonnes de matériel et à l'heure actuelle nous couvons plus d'un million de francs par an, tandis que nous nous en sommes mis au total six en quatre années.

Une comparaison des deux budgets établit, sans qu'on puisse le contester, que l'Allemagne pense à la flotte vivante tout autant que nous, et au renouvellement de cette flotte, c'est-à-dire à l'avenir, deux fois plus que nous, car elle consacre à ses navires en construction une dotation double de la nôtre. On invoquera évidemment, comme l'a fait l'amiral de Lapeyrière, la nécessité d'acquiescer à l'entraînement du personnel. Mais il n'est pas moins certain que les conceptions ne sont pas les mêmes dans les deux marines et que l'une, celle de l'Allemagne, est en pleine prospérité, tandis que la déchéance de l'autre, celle de la France, s'accroît. Ne serait-on pas dès lors fondé à dire que les conceptions de la première sont les bonnes?

C'est toujours, disait M. Etienne Lamy dans son rapport de 1878, une difficulté de défendre l'avenir contre le présent, et dans la marine, les constructions neuves contre la flotte actuelle. Outre que les travaux sont plus coûteux, les officiers et des équipages, ils favorisent la carrière de ceux qui obtiennent des commandements, répètent une certaine vie dans le commerce des ports et donnent à la marine cette activité brillante qui fait d'elle une œuvre à laquelle nul ne considère personnellement comme un succès, que nul n'estime personnellement de récompense. Il faut pour l'accomplir devenir sourd aux intérêts particuliers par attachement pour le bien de l'Etat, fermeté rare chez ceux qui tiennent le pouvoir.

Ces quelques lignes mettent en relief le problème à résoudre. Sans rechercher si elles ne constituent pas par avance la critique de l'œuvre du ministre actuel, il est impossible de ne pas voir la conclusion qui s'en dégage, et c'est à savoir la nécessité d'établir un équilibre déterminé, une harmonie, si l'on sime mieux, entre les dépenses pour la flotte vivante et les dépenses pour la flotte à naître.

Aujourd'hui, cette harmonie n'existe point; c'est le rapporteur du budget au Sénat qui l'a lui-même indiquée. En effet, l'augmentation des crédits budgétaires, une trentaine de millions, ne profite en rien à la flotte de l'avenir. Une discussion budgétaire proprement dite—et sérieuse—eût peut-être mieux valu pour réaliser cette harmonie indispensable que les théories techniques, fort intéressantes certainement, qui ont retenu l'attention du Sénat.

Si la situation de la flotte de guerre ne paraît pas brillante, celle de la marine marchande est de nature à inquiéter encore plus s'il est possible. Des incidents continus, la disparition progressive de toute discipline, l'irrégularité dans les transports qui en résultent montrent que cette industrie subit une crise des plus graves—une crise dont une solution prochaine et sûre ne se laisse guère entrevoir.

Que seront demain les équipages des navires de commerce, paquebots, longs courriers ou autres? Quel est l'avenir de cette institution plus que deux fois centenaire, l'inscription maritime? Nul ne saurait le dire, parce que depuis plusieurs années on remédie ne plus vouloir considérer les inscrits maritimes comme vivant sous un régime spécial, comportant ses bénéfices et ses charges corrélatives. On tend à les assimiler à des ouvriers et à leur faire l'application de toutes les lois ou ordonnances. Comment concilier le régime de l'inscription maritime et celui du droit commun?

On n'a entrepris aucune étude à cet égard. Tout l'effort de l'administration de la marine s'est borné à donner aux inscrits des avantages, en faisant bon marché de leurs obligations. Il y a deux ou trois mois, elle soumettait à l'examen du conseil supérieur de la navigation maritime un projet de code disciplinaire et pénal de la marine marchande destiné à remplacer le code actuel, le décret-loi de 1852, et surtout à en supprimer les sévérités, déjà bien atténuées. Or ce projet avait été préalablement communiqué à tous les syndicats maritimes. Si bien qu'il n'est pas un marin qui ne connaisse les dispositions nouvelles, en voie de préparation.

On sait—car nous avons dès le premier jour signalé le danger des innovations projetées—que l'abandon du bord, qui était dans le code de 1852 qualifié de désertion, soit à l'intérieur soit à l'étranger, suivant le lieu où elle se produisait, ne serait plus considéré que comme une rupture d'un contrat d'engagement. Ce contrat d'engagement pourrait même être rompu d'une façon licite, à la seule condition de le dénoncer par une déclaration écrite au bureau de l'inscription maritime.

Comment veut-on que les marins ne se croient pas, dès lors, autorisés à espérer l'appui de l'administration elle-même, si—comme cela a lieu à Marseille en ce moment—ils devaient l'application de ses projets? Les véritables responsables du mouvement actuel des inscrits maritimes sont les navigateurs imprudents qui élaborent de tels projets.

C'est à ces projets qu'il faut attribuer toute cette série d'actes d'indiscipline dont la presse s'occupe: refus de travail, abandon des feux par les chauffeurs, refus

de quitter le port à une heure déterminée, mise de sac à terre. Et si ces faits restent sans sanction, n'est-ce pas parce que l'administration s'est elle-même désarmée vis-à-vis des inscrits? Pourquoi a-t-elle renoncé aux moyens de coercition que lui donnait le décret-loi disciplinaire et pénal de 1852 avant de l'avoir remplacé? Mais on en est à ne pouvoir compter les concessions dangereuses faites aux inscrits! N'est-on pas allé jusqu'à faire venir à Paris des délégués des équipages fautive pour discuter avec les coupables eux-mêmes les sanctions pénales à appliquer? C'est la manière « douce », très « douce ». On en voit les résultats.

Pour mettre fin à la crise, il faudrait se persuader une bonne fois que les intérêts des inscrits ne sont pas tous les intérêts de la marine marchande.

L'Evangile au Pôle.

Le P. Bernard, hardi missionnaire qui est allé bâtir son église dans les glaces polaires, sur les rives de l'Alaska, racontait l'autre jour, dans une intéressante conférence, comment il apprit l'Evangile aux Esquimaux, et les souffrances affreuses qu'il infligea le froid de soixante degrés, sans parler des tempêtes qui le renversaient souvent, lui et ses chiens.

Le 1er Avril à Berlin

Les Berlinois ont célébré joyeusement le 1er avril. Le « Berliner Illustrirte Zeitung » avait composé un numéro particulièrement réussi: à côté du bain de M. de Bethmann-Hollweg et du prince de Bismarck dans les eaux du Tibre, à côté des deux cent nourrices allemandes commandées par Pierpont Morgan pour son petit-fils et menant dans un grand paquebot une existence luxueuse, la « Berliner Illustrirte Zeitung » nous montrait au-dessus de la prairie de Lunenburg la future flotte aérienne allemande dans un groupement formidable et impressionnant. Un journal français s'y est laissé prendre et a accompagné cette image hyperbolique d'un article commandé pour la circonstance. Il a oublié le 1er avril.

(En attendant cette flotte aérienne future, il y a déjà, du reste, neuf dirigeables allemands et c'est bien de quoi justifier l'ingénierie des journaux français. La conférence du comte Zeppelin à Hambourg, où il montrait la flotte aérienne allemande pénétrant dans les ports de guerre ennemis, y jetait des explosifs, détruisant les docks, endommageant les navires, n'est pas non plus une plaisanterie de 1er avril.)

Autre plaisanterie berlinoise: Dans un ministère pontifié un hussier à chaîne, assis fier de sa barbe de fleur de navré de sa totale cavité. Il avait tout tenté pour faire repousser les cheveux déserteurs, mais onguents, pomades, liquides et friotiens, tout était resté sans effet.

Naturellement, les jeunes attachés ne se faisaient pas faute de préconiser au solennel appaître les remèdes les plus fantastiques et les plus abracadabrants.

Le 31 mars, après avoir touché leurs gratifications trimestrielles, une bande de cinq attachés conduisirent l'hussier de brasserie en brasserie et lui persuadèrent qu'un de leurs amis, graveur habile entre tous les graveurs, avait déjà, en les tatouant, transformé des billes de billard en véritables têtes d'Abasalon. La bière, le kirsch et le désir de paraître chevêla aidant, Charles le Chauve (il s'appelle

Charles le Chauve) se fit tatouer la tête.

Pour le second apport, Bailey avait demandé si l'on voulait un œuf ou un oiseau. On répondit: un œuf; ce fut pourtant l'oiseau qui vint. Il demanda ensuite: « Voulez-vous, madame oiseau? » (la femme). On dit qu'il préférait autre chose, ce fut pourtant la femme qui apparut.

Bailey avait confié ces oiseaux à l'un des assistants, lui recommandant de prendre bien soin d'eux, car s'il leur arrivait la moindre chose, l'esprit Allah avait déclaré qu'il ne reviendrait plus. L'un mourut, mais on l'acheta à Bailey, et l'esprit Allah revint fort bien à la troisième séance.

Or, un marchand d'oiseaux de Grenoble aurait reconnu Bailey comme un homme qui lui avait acheté deux oiseaux semblables à ceux de l'apport. On essaya de lui tendre la perche en lui demandant s'il ne lui arrivait pas, quelquefois, d'acheter les objets qui devaient être apportés et de les laisser dans sa chambre où les esprits iraient les prendre, ce qui serait aussi merveilleux. Mais il protesta vivement que cela ne lui arrivait jamais.

Les personnes présentes, M. de Rochas, M. de Fontenay, etc., n'ont aucun doute sur la fraude. (L'année est mauvaise pour les grands médiums!)

Un médium démasqué.

Le célèbre médium californien Bailey s'est fait surprendre en flagrant délit de fraude à Grenoble, où il donnait des expériences sous la direction du colonel de Rochas.

Voici quelques détails sur ces séances, extraits d'une lettre particulière: Elles avaient lieu dans une salle de l'Ecole de médecine. La première fut levée avant toute expérience par hommage de respect pour la mort du docteur Bordier. La deuxième procura deux apports: une pièce de mousseline dont les Hindous se servent pour faire leurs turbans, et deux de ces petits oiseaux que l'on appelle cynicolores.

Le médium n'avait pas été fouillé, mais il était revêtu d'un sac serré aux poignets et au cou. Il commença par entrer dans la chaîne; mais bien ôti, un instant derrière lui les mains de ses voisins de droite et de gauche, il prend place au milieu du cercle. Les apports ont lieu dans l'obscurité.

Le médium n'avait pas été fouillé, mais il était revêtu d'un sac serré aux poignets et au cou. Il commença par entrer dans la chaîne; mais bien ôti, un instant derrière lui les mains de ses voisins de droite et de gauche, il prend place au milieu du cercle. Les apports ont lieu dans l'obscurité.

Le médium n'avait pas été fouillé, mais il était revêtu d'un sac serré aux poignets et au cou. Il commença par entrer dans la chaîne; mais bien ôti, un instant derrière lui les mains de ses voisins de droite et de gauche, il prend place au milieu du cercle. Les apports ont lieu dans l'obscurité.

Le médium n'avait pas été fouillé, mais il était revêtu d'un sac serré aux poignets et au cou. Il commença par entrer dans la chaîne; mais bien ôti, un instant derrière lui les mains de ses voisins de droite et de gauche, il prend place au milieu du cercle. Les apports ont lieu dans l'obscurité.

Le médium n'avait pas été fouillé, mais il était revêtu d'un sac serré aux poignets et au cou. Il commença par entrer dans la chaîne; mais bien ôti, un instant derrière lui les mains de ses voisins de droite et de gauche, il prend place au milieu du cercle. Les apports ont lieu dans l'obscurité.

elle Karl) se laissa convaincre et livra sa tête à l'opérateur, en le priant de lui faire la rate à gauche.

Le graveur se mit aussitôt à l'ouvrage, et, stoïque, pendant deux heures, l'hussier se laissa faire. Le lendemain, sur son crâne enflammé, rien ne paraissait bien nettement, mais samedi, horreur! sa glace lui refléta, à côté d'une «raie» bien à gauche, en effet, un perroquet, une tête de cheval et un casque de cuirassier.

Depuis lors, Karl le Chauve arbore une perruque, mais on dit que l'Empereur va sévir!

THEATRES. ORPHEUM.

Un programme entièrement nouveau et d'une exécution irréprochable a été inauguré hier soir à l'Orpheum.

Le numéro principal, une comédie dramatique en un acte, intitulée « Circumstantial Evidence » a été fort bien joué par une excellente troupe.

Les comédiens populaires, Eugène et Willie Howard, interprètent une jolie saynète « The Messenger Boy and the Thespian ».

Les cinq Armanis qui arrivent directement de l'Alhambra de Paris, jouent à la perfection une jolie comédie musicale qui a pour titre « A Night in Naples ».

Les autres numéros tous parfaitement exécutés, comprennent les quatre Readings, équilibrés: les frères Reiff et Miss Murray, danseurs et chanteurs comiques, et Fred Rouen, gymnaste et athlète dont les tours audacieux ont été longuement applaudis.

Des vues cinématographiques de toute beauté représentant le colonel Roco-veit en Afrique, complètent le programme.

Le nouveau programme devait être inauguré à la représentation de l'après-midi, mais cette matinée n'a pu avoir lieu par suite d'un retard dans l'arrivée de la troupe, retard provoqué par le déraillement survenu sur la ligne de l'Illinois Central, près de Jackson, Mississippi.

GRESOENT.

Pour la dernière semaine de la saison la direction du Crescent offre à ses habitués une splendide comédie dramatique, « In the Bishop's Carriage », dont les deux premiers représentations dimanche soir et hier ont été applaudies par un nombreux public.

Mlle Longfellow rend à la perfection le rôle de Nance Olden et a été très admirée.

Cette excellente artiste est secondée par une bonne troupe au premier rang de laquelle il convient de citer M. Hudson Liston.

« In the Bishop's Carriage » sera donné toute la semaine avec des matinées mardi, jeudi et samedi.

WHITE CITY.

Un nombreux public a assisté hier soir à la représentation de « Sergeant Kirby », la jolie opérette donnée avec succès à la Cité Blanche depuis l'ouverture de la saison, pièce qui, à la demande générale, restera à l'affiche toute la semaine.

Le baryton Langlois et la soprano Mlle Jenkins ont obtenu un nouveau succès et ont été fréquemment applaudis.

Déraillement.

Le car No 116 de la ligne Tchoupitoulas en charge de l'électricien Henry Huisdertz a déraillé hier matin à l'angle des rues Henry Clay et Tchoupitoulas. Une boîte aux lettres qui se trouvait au coin a été démolie.

Exécution de Earl B. Hill.

Auburn, N. Y., 18 avril.—Earl B. Hill, reconnu coupable le 7 mai 1909, du meurtre de Eldridge Davis, qu'il commit le 26 août, 1908, a été électrocuté dans la prison d'Auburn aujourd'hui.

Davis était un fermier de Bainbridge, comté de Chenango.

Le condamné donnait tous les signes d'une grande frayeur et murmurait d'une voix tremblante le nom de Dieu quand il a été conduit à la chaise électrique.

Un courant de 1,830 volts a produit la mort dans une minute. Hill a passé son vingt-cinquième anniversaire de naissance dans la prison il y a quatre jours.

Son crime a eu pour mobiles la vengeance et le vol. Lui et David H. Bost qui a été condamné à l'emprisonnement à perpétuité, ont assassiné Davis dans son pâturage en lui tirant six coups de fusil.

Ils ont pris à leur victime une montre en or, le seul objet de valeur qu'il eût sur lui. Bost arrêté le premier accusa Hill d'avoir commis le crime. Ce dernier se rendit le 30 août, passa en jugement à Norwich le 7 mai et fut condamné à mort.

HOTEL DE VILLE.

Le Comité législatif du Conseil Municipal à sa dernière séance a résolu, à l'unanimité de ses membres, de recommander à la Législature de l'Etat le vote d'un projet de loi visant à augmenter le traitement annuel du maire de la Nouvelle-Orléans, en le portant à 10,000 dollars par an. Ce traitement à l'heure présente n'est que de 6,000 dollars par an.

C'est le conseiller Graham qui a fait cette proposition en l'appuyant d'arguments convainquants.

Il a déclaré qu'en présence de l'accroissement constant de la ville et de la population les devoirs du maire augmentaient constamment et que le traitement qui lui est alloué n'est plus suffisant pour lui permettre de remplir ses lourdes obligations de cette tâche.

Le conseiller Frawley a secondé la motion de M. Graham, laquelle soumise aux voix a été votée à l'unanimité.

Le projet de la ville M. Moore a été en conséquence chargé de rédiger le texte du projet de loi qui sera soumis à l'Assemblée législative de l'Etat.

Il a aussi été décidé de demander à cette assemblée de voter une loi réglementant la circulation et la vitesse des automobiles dans les rues de la Nouvelle-Orléans.

Les conseillers suivants assistaient à la séance: M. M. Hartson, président; Frawley, Gately, Killeen et le greffier Ferrier.

Mort du Rév. Père Fitzgerald.

Le Révérend Père Thomas J. Fitzgerald, de l'Église St-Patrick, située rue Camp, est mort hier soir vers six heures après quelques jours de maladie. Le Père Fitzgerald avait été nommé curé de l'Église St-Patrick peu après la mort du Rév. Père Fallon. Il était très estimé de ses paroissiens et était un des membres les plus zélés du clergé.

Italiens suspects.

Quatre Italiens aux allures suspectes ont été mis en état d'arrestation à quelques milles de la ville, près d'Alger, hier soir par le sergent de police Wheatley. Ils se trouvaient dans une charrette contenant deux fusils et une quantité de munitions.

Édition Hebdomadaire de "Abéille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres—qui ont paru pendant la semaine, dans l'« Abéille » quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton L'ABEILLE DE LA N. O. LES DRAMES DE LA VIE Sanglante Richesse PAR GEORGES SPITZMULLER DEUXIEME PARTIE RIVALES! XXIII LA DERNIERE GORGEE DU CALICE Suite. Sur un ton négligemment souverain, la fille de l'ancien notaire s'adressa à Geneviève:

—Mademoiselle, avez-vous préparé les modèles? —Voilà l'album. —Bien. Voulez-vous approcher, Christian?... —Moi! —Oui, mon ami.... Vous me guiderez de votre goût pour le choix des couronnes de comtesse que mademoiselle va broder sur son trousseau.... —C'est étonnant trop.... Geneviève de Vallombreuse pâlit et chancela. —J'ai été un peu loin?... pensa Mlle Ohsbillier. En effet, le coup était trop cruel. La fille du général tomba. Elle venait de perdre connaissance.

TROISIEME PARTIE INTRIGUE ET AMOUR A BORDIGHERA Sur la côte ligurienne, entre Vintimille et San-Remo, tout près de la frontière française, s'élevait la charmante station de Bordighera. Un nid constellé de bleu et de vert tendre, tout baigné de la lumière souple d'Italie, tout embaumé des senteurs pénétrantes des bois d'orangers et de citronniers, des « Maves » d'eucalyptus, du parfum exquis des mimosaes. Un horizon d'azur profond. Et l'on se demande, à la vue du golfe et de sa perspective infinie, si c'est le ciel qui descend dans les eaux ou si c'est la mer qui monte dans le ciel. Au loin, les blanches voiles des navires des pêcheurs semblent suspendues au milieu d'un élément impalpable, et quand le soleil du matin jette sur cet ensemble la magie de ses rayons, on croirait vivre dans un pays de féerie, de rêve.

veillesse luxuriance de floraison: roses, géraniums, violettes, jacinthes, giroflées et verveines, jettent leurs notes claires et ardentes dans cette symphonie en vert majeur où les palmiers immenses et les aloés géants donnent une impression des tropiques, à côté des caroubiers et des arbuscules. Parfois, la vision change du côté de la Méditerranée. C'est quand le vent d'Est, le vent de Gênes, souffle au large et soulève les embruns. Alors, la Grande Bleue se fâche; elle prend des tons d'éméraude, s'élève, se moutonne, se hausse à l'Océan. Sa berceuse éternelle devient une gronderie ou une plainte; et des panaches d'écoume viennent briser leur mousse argentée sur les galets de la rade. Cette diversité d'aspects fait de Bordighera une résidence idéale. C'est là que lord Klimmerton avait conduit sa femme, après une courte station aux environs de Nice, à Beaulieu. A Bordighera, au milieu de ce site enchanteur, Gabrielle s'était sentie revivre. Cet air pur, cette ambiance de clarté, cette force de végétation avaient fait passer en elle comme un fléau de saint. Chaque jour, elle allait s'accrocher sur la plage et se perdait dans une longue extase, à contempler les flots. Oh! la rêverie solitaire au

bord de la mer infinie! Gabrielle trouvait un réel plaisir à ces songeries dans le cadre délicieux qui s'offrait à sa vue. Plaisir exquis d'abord, mélancolique ensuite, car le premier moment d'admiration passé, se pen sée n'allait invariablement à son petit Charles, à son enfant. Pauvre chéri! Qu'était-il devenu? Que faisait-il loin de sa mère? Il ne pouvait, l'Innocent, souffrir comme elle, moralement, de cette séparation.... Mais d'autres épreuves, peut-être, oppriment sa faiblesse, d'autres tortures la martyrisaient.... Et lady Klimmerton se désolait de plus en plus. Et tous les jours, des larmes amères coulaient de sa douleur. Aucune nouvelle de ce commisionnaire auquel elle avait confié son secret, avec la mission de retrouver son fils.... Toutes ses lettres à cet homme étaient demeurées sans réponse. C'est qu'il n'avait sans doute rien découvert, ou que la correspondance ne lui était point parvenue. Aucune lettre non plus de Mlle de Wight ni de la villa Gatsby, ni de Patrick, l'ermite de Quarr-Abbey. Rien.... Rien de l'enfant tant aimé, tant pleuré! La pauvre mère restait isolée dans son désert. Au début de son séjour à Bor-

dighera, elle avait compté, après chaque jour de vaine attente, sur une lettre pour le lendemain. Depuis renouveau, toujours désolé, dont elle avait fini par se désaccoutumer à la longue. Gabrielle se résignait, indifférente à la vie.... Elle courbait le front, sans courage. Elle ne reverrait peut-être jamais son enfant.... Patrick l'avait dit, d'ailleurs, le jour où elle était allée le consulter dans les ruines de Quarr-Abbey. Le vieil ermite voyait loin dans l'avenir.... La jeune femme, elle, regarda alors dans le passé.... savourant les quelques doux souvenirs enroulés du naufrage de son bonheur fugitif.... Et elle pensait à Christian de Liguères, aux heures d'ivresse que son amour passager lui avait données.... Que tout cela était lointain! Ah! de quels regrets amers ne les jours de joie? Christian était perdu pour elle. Autrefois, la petite modiste de Rouen ne s'était pas bercée d'illusions. Elle sentait bien qu'elle ne pouvait être la femme du comte de Liguères. Elle ne demandait qu'à rester sa maîtresse, à l'aimer de loin, dans le calme et l'obscurité de sa condition, comme un de ces pauvres êtres fidèles qui estiment leur dévouement assez

payé d'un mot, d'un regard.... Lorsque l'enfant était venu, et que Christian avait parlé de lui donner son nom, Gabrielle n'avait pas osé se bonheur possible. Le colonel de Liguères s'était opposé à la méalliance de son fils. Elle trouva cela naturel. Puis, lady Klimmerton revoiyait le départ de Christian pour la guerre, la guerre féroce qui l'avait pris et broyé, sans doute, dans sa tourmente sanglante, puisque Gabrielle n'entendit plus jamais parler de l'officier, auquel elle avait vainement écrit. Il était mort, sans doute.... et l'enfant était perdu. Fâchées, ces deux amours; brisées ces deux idoles; éteintes ces deux raisons de vivre. Eux disparus à jamais, à quel bon l'existence? Et en effet, de ce vide et de cette douleur, lady Klimmerton se mourait plus encore que de la maladie sournoise et pernicieuse. Son petit Charles, seul, eût pu la faire oublier en remplissant jalousement tout son cœur. Mais Charles ne reviendrait jamais auprès d'elle. Elle n'embrasserait plus son enfant. Et le cœur de la malheureuse mère lourd des éans et des baisers comprimés, s'abaissait dans les larmes. Lord Klimmerton essayait vain d'atténuer la détresse de cette âme, détresse dont il ne